

## Traces<sup>1</sup>

Le cartel s'est engagé avec la lecture du dernier grand texte de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*<sup>2</sup>. Quand il s'est agi de présenter un travail de témoignage sur mon travail ce qui m'est apparu en premier est le terme de trace. Ce mot a été le point d'attraction de quelques réflexions.

La trace est un étrange mot, il se lie parfois à l'énigmatique : l'assassin n'a-t-il pas laissé des traces de son passage ? Question de l'enquêteur. Il y a des traces dans le beurre. Un maladroit aurait-il plongé son couteau enduit de confiture, dans la tendre matière immaculée pour se servir ? Le glacier a laissé la trace de son parcours dans la vallée. Les épreuves de la vie ne sont pas sans laisser de traces. Quant au verbe tracer, il appartient à des champs différents. Tracer un triangle isocèle. Tracer une marelle sur le sol pour se promener entre terre et ciel. La couturière trace sur le tissu les traits qui vont permettre de confectionner le vêtement. Cette voie que des ingénieurs ont permis de tracer. Le chauffeur expérimenté trace la route en peu de temps.

Ainsi la trace peut permettre de retrouver celui qui a commis un acte répréhensible, comme son empreinte. Mais en elle-même elle peut être fautive, celle de n'avoir pas essuyé son couteau. Elle est aussi le témoignage de ce qui n'est plus, telle la vallée glaciaire qui s'inscrit dans la géologie et la géographie. Elle est ce qui constitue chacun dans son parcours de vie et devient ainsi partie intégrante de l'esprit de l'homme.

Le verbe quant à lui permet la géométrie, le dessin, le patron, le plan... Il borde les espaces et permet les constructions. Il permet aussi les voyages...

Sur les chemins buissonnants de ces territoires sémantiques, il m'est apparu qu'on ne disait pas tracer un texte, même si dans les faits on peut en tracer les lettres et les mots. Je me suis ainsi demandé si la trace était si différente de l'écriture et si l'écriture était une trace ? On peut tracer des lettres sur un cahier avec application. Mais on ne dit pas tracer un récit, une rédaction, son texte. On peut retracer la chronologie des événements advenus mais on n'utilise pas tracer dans ce cas.

Si un texte peut être une trace laissée par un narrateur, ce qui en fait son étoffe, son contenu, est autre chose que ce qui nous en apparaît sur un support, papier ou autre. Il a fallu la découverte de la pierre de Rosette pour traduire ce

---

<sup>1</sup> Ce texte est une relecture de l'exposé présenté le 22 juin 2008 dans le cadre d'une journée des cartels commune à la lettre lacanienne, une école de la psychanalyse, et à l'EPSF à partir du texte de Freud : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

<sup>2</sup> S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.

qui n'était qu'inscription incompréhensible sur des ouvrages égyptiens, pour faire apparaître le contenu et son sens.

À travers le temps les traces subsistent mais leur sens premier est enfoui, voire oublié. Ainsi Freud nous rappelait qu'il restait à Charing-Cross à Londres une trace d'un événement que la plupart des Londoniens ignore. Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre a fait placer une croix à l'emplacement de chaque arrêt du convoi funèbre qui emmenait sa femme, la reine Eléonore de Castille, à Westminster. Charing-Cross était une de ces « stations » avant de devenir une station de métro. Quelques-unes des croix érigées sur le parcours du convoi mortuaire sont toujours présentes dans le paysage londonien, d'autres ont été remplacées, et Charing-Cross reste. Ainsi le nom fait trace comme le texte, d'un passé dont le souvenir n'est pas présent pour tous.

Si le texte est une trace, ainsi que le nom, et peut-être même, que le monument, le récit est la trace d'un advenir et peut n'être pas écrit, telle fut l'épopée et tel est le mythe. Dans le premier chapitre de l'ouvrage de Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, on peut lire : « Le récit n'est pas la relation de l'événement, mais cet événement même, l'approche de cet événement, le lieu où celui-ci est appelé à se produire, événement encore à venir et par là puissance attirante duquel le récit peut espérer, lui aussi, se réaliser<sup>3</sup>. »

Ce qui se transmet oralement n'omet pas pour autant de laisser des traces. C'est la parole qui permet une inscription.

\*

Quel étonnant texte que *L'homme Moïse et la religion monothéiste* dont Freud nous fait le legs ! Un écrit qui interroge les liens entre histoire et création. On y lit, dans la reprise de la thèse exposée en 1912 dans *Totem et Tabou*, que la communauté humaine est construite à partir d'un premier rapport archaïque à un père primitif tout puissant. Ce qui conduit à se demander si on peut penser l'humanité autrement que dans un rapport à un Un premier qui permet la fondation ? Autrement dire l'histoire ne saurait se passer d'une construction.

Tout au long de son œuvre Freud n'a cessé de mettre au travail la question des traces et des inscriptions. C'est en quelque sorte le point nodal de la psychanalyse. Quelques textes en sont le témoignage direct.

Dès la *Lettre 52*<sup>4</sup> qui date du 6 décembre 1896, il expose l'appareil perception-conscience, élaboration qui suit *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* qui date de 1895. Le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* en 1900 décrit l'appareil psychique. Dans ces trois textes il s'agit de mettre au travail le rapport de la perception avec ce qui va en rester et de savoir où ce reste

---

<sup>3</sup> M. Blanchot, *Le livre à venir* [1959], Paris, Gallimard Folio, 1987, p. 14.

<sup>4</sup> Devenue 112 dans l'édition de 2006 : S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, PUF, 2006.

va s'inscrire et de quelle façon. Il apparaît pour le moins que le lieu et la manière de l'inscription sont intimement liés. En 1925, la « Note sur le “Bloc-notes magique” » est publiée : un point de vue dynamique y apparaît clairement pour ce qui est des inscriptions au regard de ce qui s'en lit. À la fin de son œuvre la question des traces apparaît dans *L'homme Moïse...* dans leur rapport à l'humanisation et à la fondation d'une communauté de croyants. Elles sont ici en lien avec la dimension de la *vérité*. Vérité qui fait écho au mensonge dont il avait été notamment question en 1921 dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. Dans ce texte Freud tentait de montrer comment le mensonge du poète épique était le premier pas pour sortir de la horde des fils et accéder à la culture. Dans le *Moïse*, la vérité porte sur le meurtre de Moïse ou son déni, alors que dans *Psychologie des foules*, le mensonge porte sur la capacité du héros à avoir ou non tué seul le père de la horde. Le mensonge porte sur le récit lui-même comme une inévitable transformation de la « réalité ». Le refoulement et l'effacement n'étaient pas présents, pas plus que le déni, dans ce dernier chapitre de *Psychologie des foules et analyse du moi*. Le père primitif était bel et bien tué et il ne s'agissait pas de le nier, mais plutôt de se trouver, du fait de l'acte commis, identifié au père mais dans la dimension de la lettre<sup>5</sup>. Dans le texte ultime de Freud, déni et refoulement sont au centre du débat. Moïse n'est pas équivalent au père de la horde. Il est celui, dans le texte freudien, qui a tenté de perpétuer la religion d'Aton. Il serait plutôt du côté du héros et, comme l'indiquera Freud, du Grand Homme. Autrement dit de l'homme d'exception. Ici, un pas de plus : il est tué, du fait qu'il propage la loi du dieu unique, ce qui n'est ici encore pas sans lien avec la lettre. Mais ici encore, s'il est question de transmission, le récit n'y suffit pas. La tradition, dans ses faits et gestes est nécessaire ; plus exactement, elle constitue un autre mode de passation d'un savoir. Elle n'est pas sans lien avec de l'impossible à dire qui traverse les générations. Est remis sur le métier le rapport de l'inconscient non seulement au langage mais aussi à ce qui ne s'énonce pas et constitue pourtant héritage.

J'ai commencé ma réflexion par le voisinage des traces et de l'écriture. Mais où et comment s'écrit l'inconscient ? Sous quelles formes et comment apparaissent ces traces ? Comment s'est produit leur dépôt ? Et, si traces il y a, où se sont produites les inscriptions premières ? Interrogations avec la question de l'inconscient bien sûr et donc toujours actuelles pour la psychanalyse. Un fil que je suis...

Je suis repassée par le texte de 1925, « Note sur le “Bloc-notes magique” », dans lequel Freud déploie une métaphore pour montrer comment

---

<sup>5</sup> En effet, c'était dans la dimension du récit que le poète s'identifiait au héros prétendant avoir tué seul le père de la horde avec pour conséquence de prendre sa place. C'est aussi le récit même qui ment dans la mesure où il est distinct de l'acte.

l'appareil *Pc-Cs* est un appareil dynamique. Le bloc-notes magique est un tableau fait d'un morceau de résine ou de cire. Il est recouvert d'une feuille mince et translucide qui comporte elle-même deux couches : la couche supérieure est un feuillet de celluloïd transparent, la couche inférieure est un papier ciré mince et translucide. On écrit sur le feuillet de celluloïd. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que différemment de l'écriture sur un papier ordinaire ou sur un tableau on n'a pas besoin de crayon ni de craie. Freud précise :

[...]l'inscription ne consiste pas ici en dépôt de matériel sur la surface réceptrice . [...] Un style pointu raye la surface où « l'écriture » s'inscrit en creux. Avec le bloc-notes magique on ne raye pas directement, mais par l'intermédiaire de la feuille qui recouvre le dessus<sup>6</sup>.

L'écriture est visible du fait du contact étroit entre le papier ciré et le tableau de cire aux endroits rayés par le style. L'écriture disparaît quand on détache la feuille recouvrante et peut ne plus réapparaître. Cependant la trace durable de l'écriture est conservée sur le tableau de cire lui-même. Le bloc-notes magique fournit une surface réceptive comme l'ardoise mais aussi des traces durables de l'inscription.

Donc deux fonctions réparties en deux systèmes distincts reliés l'un à l'autre. C'est la façon dont l'appareil psychique accomplit sa fonction perceptive.

J'ai émis cette hypothèse : des innervations d'investissement sont envoyées de l'intérieur par coups rapides et périodiques dans le système *Pc-Cs* qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées. Tant que le système est investi de cette façon, il reçoit les perceptions qu'accompagne la conscience et conduit l'excitation dans les systèmes mnésiques inconscients ; dès que l'investissement est retiré, la conscience s'évanouit et le fonctionnement du système est arrêté. Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du système *Pc-Cs*, étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir comme dégusté les excitations<sup>7</sup>.

Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système *Ps-Cs* est au fondement de l'apparition de la représentation du temps<sup>8</sup>.

On peut constater que différemment de l'écriture sur le papier l'inscription ne se fait donc pas directement, il y a une surface intermédiaire, un autre lieu en quelque sorte. Sur quoi s'écrivent les signes de perception ? L'inscription ne se fait pas directement sur le corps, il faut un espace intermédiaire.

Dans le *Moïse* les traces apparaissent aussi dans un rapport avec un effacement ou une perte. Il y a un acte qui est oublié ou bien une inscription qui

---

<sup>6</sup> S. Freud. « Note sur le "Bloc-notes magique" » [1925], *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, p. 121.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 124.

est effacée. Le fondateur égyptien du monothéisme Akhenaton a changé son nom, il efface ainsi Amon du nom de son père et des inscriptions. Puis la religion d'Aton est abolie, la résidence d'Akhenaton détruite et pillée, sa mémoire vilipendée.

C'est sur cette destruction d'un premier monothéisme que Freud construit le monothéisme juif. Monothéisme porté par la figure fondatrice de Moïse. Mais on a oublié qu'il y avait un second Moïse. Ce qui permet avec le compromis de Cadès d'annuler l'espace temps qui sépare l'Exode et la fondation de la religion. Le texte freudien s'articule entre histoire et construction. Freud met en tension les recherches historiques et ses hypothèses. C'est un travail de nouage entre ce que l'historien a pu reconstituer à partir des traces retrouvées et ses propres élaborations. L'histoire n'est pas là pour fonder une vérité irréfutable, elle permet au contraire la mise en tension avec la fiction.

La première fondation ne suffit pas, il faut un effacement et un refoulement puis une réappropriation sur un nouveau mode. Nouveau mode qui suppose une falsification temporelle et donc une soudure entre deux fondateurs qui présentent des qualités contradictoires.

Ainsi une première inscription ne suffit pas ; la clinique de l'autisme laisse penser qu'il y aurait une première inscription mais peut-être pas d'effacement de la trace. Effacement qui suppose la représentation à la place de la perception. Que faut-il pour que ce passage puisse avoir lieu, pour que le (sujet) ne soit pas une page d'écriture, une présence particulière de l'Autre ? Ceci n'est pas sans poser la question du lien direct entre inconscient et corps. Il y a une nécessité d'une réappropriation par l'Autre du corps de l'enfant pour que puisse se construire un sujet qui ne soit pas une page d'écriture. C'est-à-dire que l'Autre doit se faire l'écho des signes de perception qui construisent l'enfant afin que s'écorne, s'entame la (surface) d'inscription de telle façon que se dégage un trou, un espace qui va permettre le jeu de la pensée entre inscription réelle et reste de l'inscription.

C'est sa capacité de rêver, à cet Autre, qui permettrait à l'enfant de se construire, c'est ce que transmettent les cliniciens. Qu'est-ce que cet espace du rêve ?